

Description
de la façon dont le duc Valentinois s'y est pris
pour tuer Vitellozzo Vitelli, Oliveretto de Fermo,
le seigneur Paul et le duc de Gravina Orsini ¹

Le duc Valentinois était revenu de Lombardie², où il était allé pour s'excuser à Louis roi de France face à plusieurs calomnies que lui firent les Florentins en raison de la révolte d'Arezzo et des autres terres de Val di Chiana³; il était arrivé à Imola, où il avait dessein de s'arrêter avec ses gens pour faire l'entreprise contre messire Jean Bentivoglio, tyran de Bologne: il voulait réduire cette cité à être sous son pouvoir et en faire la capitale de son duché de Romagne. Lorsque les Vitelli et les Orsini et d'autres qui les suivaient eurent compris cela, il leur parut que le duc devenait trop puissant et qu'il y avait à craindre qu'une fois Bologne occupée, il chercherait à les anéantir pour demeurer seul à porter les armes en Italie. Sur cette question, ils firent une diète à la Magione dans le Pérugin, où ils se rencontrèrent le Cardinal⁴, Paul⁵, le duc de Gravina

1. Ce texte amplifie la description quelques unes des actions de César Borgia, proposées dans le chapitre VII du *Prince*.

2. Sans avertissement, Machiavel place son lecteur à la fin de l'an 1502.

3. Vitellozzo Vitelli et Jean-Paul Baglioni avaient capturé quelques petites cités qui appartenaient aux Florentins. Ces derniers avaient protesté auprès du roi de France, devant qui César Borgia s'était défendu d'avoir donné l'ordre à ses capitaines d'entreprendre ces conquêtes. Le roi avait confirmé son alliance avec Borgia, au grand déplaisir des Florentins, mais en exigeant de lui qu'il punisse Vitelli.

4. Le cardinal Jean-Baptiste Orsini.

5. Paul Orsini.

Orsini⁶, Vitellozzo Vitelli, Oliveretto de Fermo, Jean-Paul Baglioni, tyran de Pérouse, et messire Antoine de Venafrò, envoyé par Pandolphe Petrucci, chef de Sienne ; on y discuta de la grandeur du duc, de son esprit et du fait qu'il était nécessaire de freiner son appétit, sans quoi ils risquaient de se perdre comme les autres ; ils décidèrent de ne pas abandonner les Bentivoglio et de chercher à se gagner les Florentins ; ils envoyèrent leurs hommes à l'un et l'autre endroit, promettant de l'aide aux uns et exhortant les autres à s'unir à eux contre leur ennemi commun.

Cette diète fut tout de suite connue de par l'Italie, et les gens du peuple qui étaient mécontents du duc, entre autres les Urbinates⁷, conçurent l'espoir de pouvoir changer les choses. Les esprits étant désorientés, il arriva que certains des Urbinates décidèrent d'occuper le fort Saint-Léon qu'on tenait pour le duc. Ils saisirent l'occasion suivante. Le châtelain fortifiait le fort ; comme il y faisait amener du bois, les conjurés attendirent que quelques poutres qu'on traînaient dans le fort se trouvent sur le pont-levis ; comme il était bloqué, les gens à l'intérieur ne pouvaient pas le lever. Saisissant l'occasion, les conjurés armés sautèrent sur le pont-levis et de là dans le fort. Aussitôt la prise du fort connue, tout l'État se rebella et réclama l'ancien duc⁸ : ils tiraient leur espoir

6. François Orsini, duc de Gravina.

7. Le duché d'Urbino avait été occupé par César Borgia en juin 1502.

8. Il s'agit de Guidobaldo de Montefeltro, qui, quelques mois auparavant, s'était retiré aux frontières de son duché pour échapper à César Borgia.

moins de l'occupation du fort que de la diète de la Magione, dont ils pensaient être aidés.

À la nouvelle de la rébellion d'Urbin, ces derniers⁹ pensèrent qu'il ne fallait pas perdre l'occasion, réunirent leurs hommes et s'avancèrent pour s'emparer des terres de l'État demeurées entre les mains du duc ; ils envoyèrent de nouveau à Florence [leurs émissaires] afin de presser la république de vouloir se joindre à eux et éteindre l'incendie commun, en montrant que la partie était comme gagnée et que l'occasion était sans égale. Mais par haine des Vitelli et des Orsini, une haine née de diverses causes, les Florentins non seulement ne se joignirent pas à eux, mais envoyèrent auprès du duc leur secrétaire Nicolas Machiavel, afin de lui offrir refuge et secours contre ses nouveaux ennemis. Il se trouvait à Imola, plein de peur de voir qu'à l'encontre de ses prévisions, ses soldats étaient soudain devenus ses ennemis et qu'il se trouvait désarmé face à une guerre imminente. Mais ayant repris cœur¹⁰ suite à l'offre des Florentins, il décida, quant à la guerre, de temporiser en utilisant le peu de gens qu'il avait et en négociant des accords, puis de préparer des aides par ailleurs. Il les prépara de deux façons : en demandant des hommes au roi de France et, d'autre part, en prenant à sa solde tout homme d'armes [qui se présenta] et quiconque faisait de quelque façon le métier de cavalier ; à tous il donnait de l'argent.

9. Il s'agit des membres de la diète.

10. *Animo*. Machiavel utilise ce mot, semble-t-il, pour souligner la disparition de l'âme dans le sens chrétien du terme. Le mot *anima* n'apparaît jamais dans ce texte, pas plus que dans le *Prince* ou les *Discours sur Tite-Live*.

Malgré cela, ses ennemis s'avancèrent et arrivèrent jusqu'à Fossombrone, où quelques-uns de ses hommes tenaient tête ; ils furent mis en déroute par les Vitelli et les Orsini. Cette nouvelle fit que le duc se consacra tout à fait à voir s'il pouvait arrêter cette humeur par la négociation d'un accord ; et comme il était un très grand simulateur, il ne négligea rien pour leur faire comprendre qu'ils avaient pris les armes contre quelqu'un qui voulait que leur prise soit à eux ; qu'il lui suffisait d'avoir le titre de prince, mais qu'il voulait que la principauté leur appartienne. Il les en persuada si bien qu'ils envoyèrent le seigneur Paul auprès de lui pour régler un accord et abandonnèrent les armes. Mais le duc n'abandonna pas ses préparatifs et augmentait en toute diligence le nombre de ses chevaux et de ses fantassins ; et pour que ces préparatifs ne paraissent pas, il envoyait ses hommes séparément par toute la Romagne.

Entre temps il était encore arrivé cinq cents lances françaises ; bien qu'il se trouvât déjà assez fort pour se venger à guerre ouverte contre ses ennemis, il pensa qu'il était plus sûr et plus utile de les tromper et de ne pas arrêter pour autant les négociations de l'accord. On travailla si bien la chose qu'il signa avec eux une paix, où il les confirmait dans leurs anciens commandements, leur donnait quatre mille ducats en cadeau, promettait de ne pas offenser les Bentivoglio et établissait une parenté avec messire Jean ¹¹ ; de plus, il reconnaissait qu'il ne pouvait pas les contraindre à venir se présenter en personne devant lui plus souvent

11. César Borgia promettait la main d'une de ses filles à Jean Bentivoglio.

qu'il ne leur paraît bon. De leur côté, ils promirent de lui restituer le duché d'Urbin et tout ce qu'ils avaient occupé, de le servir dans toutes ses expéditions et de ne faire la guerre ou de ne s'allier à qui que ce soit sans sa permission.

Sitôt cet accord signé, Guidubaldo, duc d'Urbin, s'enfuit de nouveau et retourna à Venise, après avoir jeté à terre toutes les forteresses de l'État : il avait confiance en la fidélité des gens du peuple ; par ailleurs, les forteresses, qu'il ne croyait pas pouvoir défendre, il ne voulait pas que son ennemi les occupe et que par elles il tienne en laisse ses amis. Mais après avoir établi la convention et réparti à travers toute la Romagne ses hommes à lui et les soldats français, le duc Valentinois quitta Imola à la fin novembre et s'en alla à Cesena, où il se tint un grand nombre de jours à négocier avec les envoyés des Vitelli et des Orsini, qui se trouvaient avec leurs hommes dans le duché d'Urbin, pour déterminer quelle nouvelle entreprise il fallait faire. Comme on ne concluait rien, Oliveretto de Fermo fut envoyé afin de lui offrir de faire l'entreprise de la Toscane, s'il voulait la faire ; sans quoi ils assiégeraient Senigallia. Le duc lui répondit qu'il ne voulait pas porter la guerre en Toscane, parce que les Florentins étaient ses amis, mais qu'il était très satisfait qu'ils aillent à Senigallia.

C'est pourquoi peu de jours après, arriva l'avis que le territoire s'était rendu à eux, mais que le fort n'avait pas voulu se rendre, parce que le châtelain ne voulait le rendre qu'au duc en personne et à nul autre ; ils l'exhortaient donc à avancer. L'occasion parut bonne au duc : elle ne devait pas donner ombrage puisqu'il était appelé par eux et ne venait pas de lui-même. Pour les rassurer encore plus, il licencia tous les soldats

français qui retournèrent en Lombardie, à l'exception de cent lances de monseigneur de Candale, son beau-frère ¹². Ayant quitté Cesena vers la mi-décembre, il se rendit à Fano où, par toutes les ruses et la sagacité dont il était capable, il persuada les Vitelli et les Orsini de l'attendre à Senigallia, en leur montrant qu'une telle insociabilité ne pouvait rendre leur accord ni fidèle ni durable, et qu'il était homme à vouloir pouvoir se prévaloir des armes et des conseils de ses amis. Vitellozzo était assez réticent : la mort de son frère lui avait appris qu'on ne doit pas offenser un prince pour ensuite se fier à lui ¹³ ; mais persuadé par Paul Orsini, que le duc avait corrompu à force de présents et de promesses, il consentit à l'attendre.

C'est pourquoi – le trente décembre de l'an mil cinq cent deux, soit le soir avant de partir de Fano – le duc confia son dessein à huit de ceux en qui il avait le plus confiance, entre autres don Michel et monseigneur d'Elna ¹⁴, qui devint cardinal par la suite ; il leur ordonna d'encadrer Vitellozzo, Paul Orsini, le duc de Gravina et Oliveretto lorsque ceux-ci seraient venus à leur rencontre – et il désigna des hommes précis pour chacun des quatre –, de les entretenir jusque dans Senigallia et de ne pas les laisser partir avant qu'ils ne soient rendus dans le cantonnement du duc et capturés. Il ordonna ensuite que tous ses hommes,

12. Jean, conte de Candale. Borgia et lui avaient marié les sœurs du roi de Navarre, Anne et Charlotte d'Albret.

13. En 1499, les Florentins avaient mis à mort Paul Vitelli parce que celui-ci les avait trahis durant la guerre de Pise. – Voir la fin du chapitre VI du *Prince*.

14. Don Michel de Corella et François de Loris, neveu et secrétaire d'Alexandre VI, le père de César Borgia.

tant à cheval qu'à pied – ils étaient plus de deux mille chevaux et dix mille fantassins – se trouvent le matin, à la pointe du jour, au bord du Metauro, un fleuve à cinq milles de Fano, pour l'attendre en personne. Le dernier jour de décembre donc, s'étant trouvé avec ces hommes au bord du Metauro, il fit chevaucher en avant-garde environ cinq cents chevaux, puis fit avancer toute l'infanterie, après quoi il s'avança en personne avec le reste de ses soldats.

Fano et Senigallia sont deux cités des Marches situées sur les rives de l'Adriatique à quinze milles l'une de l'autre ; celui qui va vers Senigallia a sur sa droite les montagnes dont parfois le pied serre la mer de si près qu'il ne reste plus qu'un très petit espace entre elles et l'eau ; au plus large, il n'y pas deux milles. La cité de Senigallia s'éloigne du pied des monts d'un peu plus d'une portée de flèche, et elle est distante de la plage de moins d'un mille. À côté d'elle court un petit fleuve, qui baigne la partie des murs qui regardent vers Fano. Le chemin qui arrive à proximité de Senigallia longe les montagnes sur un bon bout ; parvenu au fleuve qui longe Senigallia, il tourne à gauche et longe sa rive, de sorte qu'à une portée de flèche de là, il arrive à un pont qui franchit le fleuve et rejoint presque la porte d'entrée de Senigallia, non en ligne droite mais obliquement. Devant cette porte il y a un faubourg de quelques maisons avec une place qu'appuie d'un côté le bord du fleuve.

Comme les Vitelli et les Orsini avaient décidé d'attendre le duc et de l'honorer personnellement, ils avaient fait retirer leurs hommes dans un château à six milles de Senigallia, afin de donner de la place aux hommes de Borgia ; ils n'avaient laissé dans Senigallia

que le seul Oliveretto avec sa troupe de mille fantassins et cent cinquante chevaux, lesquels étaient cantonnés dans le faubourg dont on a parlé ci-haut. Les choses étant ainsi organisées, le duc Valentinois s'en venait vers Senigallia ; quand la première tête des cavaliers arriva au pont, ils ne le passèrent pas ; s'étant arrêtés, ils tournèrent les croupes de leurs chevaux vers le fleuve ou la campagne et laissèrent au milieu une voie pour que passe l'infanterie, qui sans arrêter sa marche entra dans le territoire. Montés sur des mulets et accompagnés d'un petit nombre de chevaux, Vitellozzo, Paul et le duc de Gravina allèrent à la rencontre du duc ; et Vitellozzo, sans armes, portant une cape doublée de vert, tout à fait affligé comme s'il était conscient qu'il allait mourir, provoquait de l'admiration en raison de sa vertu et de sa fortune passée. On dit que lorsqu'il quitta ses hommes pour venir à Senigallia et rencontrer le duc, il leur avait fait comme son dernier adieu : à ses chefs il avait recommandé sa maison et la fortune de celle-ci et avait exhorté ses neveux à se souvenir de la vertu de leurs pères et de leurs oncles et non de la fortune de leur maison.

Arrivés devant le duc, les trois le saluèrent humainement ; il les reçut en leur faisant bonne figure ; ils furent tout de suite encadrés par ceux à qui on avait commandé de les surveiller. Mais ayant vu qu'Oliveretto manquait – il était resté avec ses hommes à Senigallia et s'appliquait à les tenir en ordre et à les exercer sur le champ de manœuvre de son cantonnement près du fleuve – le duc fit un clin d'œil à don Michel, auquel il avait demandé de prendre soin d'Oliveretto, pour qu'il veille à ce qu'Oliveretto ne lui échappe pas. C'est pourquoi don Michel chevaucha de

l'avant et, ayant rejoint Oliveretto, lui dit que ce n'était pas le moment de tenir ses hommes hors de leur cantonnement parce qu'il leur serait enlevé par les hommes du duc : il l'exhortait à les y faire rentrer et à venir avec lui rencontrer le duc. Lorsqu'Oliveretto eut exécuté l'ordre, le duc survint et, en l'apercevant, l'appela à lui ; Oliveretto lui fit une révérence et se joignit aux autres. Ils entrèrent dans Senigallia et descendirent tous de cheval devant le cantonnement du duc ; une fois entrés avec lui dans une pièce secrète, ils furent faits prisonniers par le duc. Il monta tout de suite à cheval et commanda de dévaliser les hommes d'Oliveretto et des Orsini. Parce qu'ils étaient tout proches, les hommes d'Oliveretto furent complètement pillés. Ceux des Orsini et des Vitelli, qui étaient loin et qui avaient pressenti la ruine de leurs chefs, eurent le temps de se regrouper ; se souvenant de la vertu et de la discipline de la maison des Vitelli, ils se resserrèrent et se sauvèrent malgré l'envie du pays et de leurs ennemis. Mais les soldats du duc, qui n'étaient pas satisfaits par le pillage des hommes d'Oliveretto, commencèrent à saccager Senigallia ; ils l'auraient saccagée au complet si le duc n'avait pas aussitôt réprimé leur insolence par la mise à mort de plusieurs de ses propres hommes.

La nuit venue, une fois les tumultes arrêtés, il parut bon au duc de faire tuer Vitellozzo et Oliveretto ; les ayant conduit ensemble quelque part, il les fit étrangler. Aucun des deux ne prononça alors une parole digne de leur vie passée : Vitellozzo pria qu'on supplie le pape de lui donner une indulgence plénière pour ses péchés ; Oliveretto mit, en pleurant, toute la faute des outrages faites au duc sur le dos de Vitellozzo.

Paul et le duc de Gravina Orsini furent laissés vivants jusqu'à ce que le duc apprenne qu'à Rome le pape avait capturé le cardinal Orsini, l'archevêque de Florence¹⁵ et messire Jacob de Sainte-Croix ; à cette nouvelle, le dix-huit janvier, à Castel della Pieve, eux aussi, de la même façon, furent étranglés.

15. Il s'agit du cardinal Jean-Baptiste Orsini et de l'archevêque Rénald Orsini.